

1

Non au scénario catastrophe !

La question de l'avenir est au cœur de l'aventure humaine. Depuis la nuit des temps, les hommes ont tenté de se projeter dans le futur, au-delà de la mort. Et dans nos sociétés sécularisées, marquées du sceau du progrès, les parents veulent pour leurs enfants une vie meilleure que la leur. C'est à cette tâche que s'emploient les acteurs du progrès ; car, selon le célèbre adage des « Trente Glorieuses », « le progrès scientifique et technique génère le progrès économique et social ». Progrès dont les fruits doivent être récoltés en continu dans une marche ininterrompue vers des lendemains qui chantent.

Pourtant l'évolution à long terme dépasse les préoccupations des politiques et autres décideurs contraints d'avancer « le nez dans le guidon ». Car dans les démocraties soumises au rythme des consultations électorales, les

Il est tard, mais pas trop tard

résultats doivent être perceptibles à très court terme. Plus avant, nul ne sait ce qu'il adviendra. Peut-être le Déluge.

Imaginons l'avenir d'un enfant naissant à l'instant même. Et imaginons parallèlement qu'aucune inflexion ne soit donnée à la course au progrès, à la croissance et au développement purement quantitatifs tels qu'ils se poursuivent à l'heure actuelle, dopés par la mondialisation de l'économie. Comment sera notre planète quand cet enfant atteindra 70 ans ?

À 40 ans, le nouveau-né d'aujourd'hui connaîtra probablement un monde sans pétrole, et à 60 ans un monde sans gaz, car il n'aura fallu que deux siècles – 1850-2050 – pour épuiser ces ressources accumulées au sein de la Terre pendant des millions d'années. Mais, en même temps, tout le carbone contenu dans ces ressources fossiles, sans oublier le charbon, qui pourra être exploité nettement plus longtemps, aura été renvoyé dans l'atmosphère sous forme de gaz carbonique. Or ce gaz et quelques autres issus de nos activités agricoles, industrielles et domestiques, le méthane et les oxydes d'azote notamment, s'y sont accumulés dans des proportions qui n'ont jamais été atteintes depuis au moins 650 000 ans. C'est ce que révèle l'analyse des bulles d'air emprisonnées dans les glaces de l'Antarctique. Ces gaz sont responsables du fameux « effet de serre », que chacun

Non au scénario catastrophe !

expérimente aisément en été lorsque, laissant sa voiture en plein soleil toutes vitres fermées, il y constate, à son retour, une chaleur torride. Les vitres ont agi comme elles font dans une serre : elles ont retenu le rayonnement solaire incident en diminuant sa réfraction dans l'espace. C'est ce qui se produit dans l'atmosphère où les gaz à effet de serre agissent à la manière d'une vitre et produisent les mêmes conséquences. De sorte que les températures au sol sont directement proportionnelles à la concentration dans l'atmosphère des gaz à effet de serre.

Au cours des 650 000 dernières années, on a pu établir, grâce à l'analyse des carottes prélevées dans les glaces de l'Antarctique, que les températures ont toujours été proportionnelles aux quantités de gaz carbonique présentes dans l'atmosphère terrestre. Or plus nous brûlons de combustibles fossiles dans nos usines, nos appartements, nos voitures, plus les gaz qui en résultent s'accumulent et plus la Terre se réchauffe. Les teneurs de l'atmosphère en gaz carbonique sont passées de 280 PPM (parties par million) au début de l'ère industrielle à 370 PPM en 2001. Parallèlement, la température moyenne de la planète s'est élevée de 0,6° C au XX^e siècle – et de près de 1° C en France. Les spécialistes du Groupe international d'experts sur le climat (GIEC) prévoient

Il est tard, mais pas trop tard

pour la fin du XXI^e siècle une augmentation moyenne des températures terrestres comprise entre 1,4 et 5,8 °C. Cette amplification s'accompagnera, selon ces experts, d'une multiplication et d'une aggravation des épisodes météorologiques extrêmes : tempêtes, cyclones, canicules, inondations, sécheresses, etc. — ce que chacun peut d'ailleurs constater d'ores et déjà partout dans le monde. Ainsi, lorsqu'il aura 50 ans, notre nouveau-né devra affronter tous les deux ans des canicules semblables à celles de 2003 ou 2006, sans doute avec des pics de température plus élevés que ceux que nous avons alors connus. Les inondations seront monnaie courante et les sécheresses récurrentes auront fini par avoir raison des cultures de maïs, particulièrement avides d'eau en été.

L'augmentation des températures étant plus forte dans les régions polaires, la fonte des banquises et des glaciers, déjà préoccupante, s'accélénera : plus de neige sur le Kilimandjaro ! Des sports d'hiver devenus problématiques ! Une augmentation du niveau des océans, en fin de siècle, de l'ordre de 50 à 80 centimètres, due au réchauffement de l'eau, qui induit leur dilatation, et, dans une moindre mesure, à la fonte des banquises. Cette montée du niveau des océans met dès à présent en péril des atolls comme celui de Tuvalu, dans le Pacifique, ainsi que les bas pays qui ne se trouvent

Non au scénario catastrophe !

pas qu'aux Pays-Bas, mais en de nombreux points du globe, notamment les deltas. Particulièrement menacé, le Bangladesh, où 130 millions d'habitants vivent au ras des flots. Ainsi, en sus des traditionnelles inondations dues aux rivières et aux fleuves, devra-t-on s'accoutumer à celles résultant de la lente, insidieuse mais irrésistible montée des mers.

Un autre facteur contribue à perturber le climat : le déboisement rapide des forêts tropicales humides en Amazonie, en Afrique et en Asie du Sud-Est. On sait que les arbres transpirent et contribuent ainsi à la formation des nuages, donc des pluies. S'il n'y a pas d'arbres dans le désert, c'est parce qu'il n'y pleut pas, pense-t-on communément. Mais l'écologie nous invite à inverser la formule : s'il n'y pleut pas, c'est aussi parce qu'il n'y a pas d'arbres, donc pas de transpiration, et donc pas de pluie. Ainsi, selon la belle formule de Chateaubriand, « les forêts précèdent les hommes, les déserts les suivent ». Or la déforestation touche chaque année des superficies égales à celle de l'Autriche, de la Suisse et de la Slovénie réunies (140 000 km²).

Ce scénario de désertification est aisément perceptible au nord du golfe de Guinée, en Afrique, où le recul des forêts entraîne une diminution régulière de la pluviométrie. Le Sahel gagne vers le sud au détriment des forêts,

Il est tard, mais pas trop tard

et ce n'est pas toujours, comme on le croit, l'agriculture qui les remplace. Les sols des forêts tropicales humides sont fragiles, et la mince couche d'humus est emportée par les pluies équatoriales, fréquentes et violentes. La roche est mise à nu et seule s'y développe une végétation maigre ou une agriculture médiocre sur des espaces ensuite abandonnés par les cultivateurs. Tandis que les forêts disparaissent, disparaissent en même temps d'innombrables espèces animales et végétales qu'elles abritaient, érodant ainsi cette fameuse « biodiversité » qui est la caractéristique même de la vie.

La vie doit en effet son équilibre et son dynamisme à la coexistence de nombreuses espèces dont l'homme n'a pas manqué de tirer profit en utilisant les animaux domestiques ou les plantes alimentaires, médicinales, cosmétiques ou autres. Bref, « tirer » sur la biodiversité, c'est comme épuiser ses réserves ou dévaliser sa banque. Il en va de même en Europe : notre nouveau-né verra-t-il encore demain des bluets et des coquelicots ? Ou, au contraire, la nature continuera-t-elle à s'appauvrir, à s'uniformiser et du même coup à se fragiliser ? Rien de plus fragile, en effet, que les monocultures qui ne tolèrent aucune biodiversité, quand une seule espèce est cultivée à l'exclusion de toute autre. Au milieu du

Non au scénario catastrophe !

XIX^e siècle, de 1846 à 1848, les Irlandais ont pu s'en rendre compte avec la dramatique invasion du mildiou qui ruina leurs monocultures de pommes de terre et les contraignit à une terrible famine, suivie d'une immigration massive aux États-Unis. On dénombra alors pas moins de 1 million de morts et 500 000 immigrants.

Notre nouveau-né risque aussi de connaître des océans sans poissons. En 1992, le Canada, inquiet de l'épuisement des stocks de morues, en a interdit la pêche ; quinze ans plus tard, contre toute attente, les morues ne sont pas réapparues. On attribue cette étrange disette au fait que, sous l'influence du réchauffement climatique, la composition du plancton marin s'est modifiée et les morues n'ont plus trouvé les éléments du zooplancton à leur goût. La menace de surpêche est aussi très actuelle, comme l'illustrent les injonctions répétées de l'Union européenne en faveur de pratiques moins prédatrices, susceptibles d'assurer la pérennisation des ressources halieutiques.

Quel air respirera-t-on demain dans les villes ? L'eau potable sera-t-elle disponible partout dans le monde ? Autant de questions problématiques pour l'avenir de nos enfants.

On doit s'interroger aussi sur la longévité de notre nouveau-né dans un monde où l'accroissement des cancers et des maladies liées à l'obésité devient préoccupant. Le bébé deviendra-t-il

Il est tard, mais pas trop tard

centenaire, comme on ne cesse de nous le dire ? Peut-être, si des mesures extrêmement courageuses sont prises en matière d'hygiène alimentaire et de contrôle de la chimie. L'imprégnation de l'environnement et de nos organismes, au cours du siècle écoulé, par des myriades de molécules de synthèse et étrangères à la nature joue sans doute un rôle important dans la promotion des cancers. De même une alimentation trop grasse et trop sucrée, s'accompagnant d'une sédentarité accrue, pèsera sans doute lourdement sur l'espérance moyenne de vie dans le futur. L'immobilité des acteurs de la vie contemporaine, qui passent désormais douze heures par jour assis devant un écran, laisse mal augurer de l'état de santé de la génération future, celle de nos propres enfants.

On s'interroge enfin sur les chances de notre nouveau-né, s'il s'agit d'un garçon, d'avoir des enfants. Les cas de stérilité masculine et de cancers des testicules se multiplient, sans doute liés à l'utilisation massive des pesticides et de diverses autres molécules. La gent masculine perdrait 1 % de ses spermatozoïdes chaque année. Sera-t-elle vouée à l'infertilité ? Que se passerait-il si nous devions continuer à répandre sans modération des pesticides, et qu'en sera-t-il de notre nouveau-né s'il doit consommer tous les jours, des années durant,

Non au scénario catastrophe !

des organismes génétiquement modifiés (OGM) dont l'impact sur la santé sera d'autant plus problématique qu'eux-mêmes contiendront des traces de pesticides ?

Un scénario catastrophe se dessine ainsi à l'horizon, qui impose des changements rapides et radicaux si nous ne voulons pas que notre légèreté fasse le malheur de nos enfants. Sans oublier celui qui frappe toujours les pays pauvres et les pauvres des pays riches, soumis à des conditions de vie inacceptables.

Le capitalisme, le libéralisme, le marxisme, le communisme, le socialisme sont des doctrines économiques des XVIII^e et XIX^e siècles. Pourtant nous continuons à en faire notre nourriture intellectuelle, et nos sociétés persistent à se définir en fonction de ces idéologies. L'écologie est la seule idée neuve du XX^e siècle. Elle a entraîné dans son sillage l'émergence du concept de développement durable, visant à assurer à nos enfants et à leurs propres enfants, de génération en génération, une Terre viable et riche en ressources – une planète que nous n'aurions pas honteusement exploitée et dénaturée. C'est en mettant en œuvre ces concepts nouveaux dans toutes leurs dimensions – économiques, écologiques, sociales, éthiques – que nous parviendrons à relever les défis du futur. Car si nous devons échouer, nous n'aurions aucune chance d'éviter le scénario

Il est tard, mais pas trop tard

catastrophe. Et pas même l'excuse de dire : « Nous ne savions pas », puisque, désormais, il est bien clair que nous savons à quoi nous en tenir si nous persistons dans nos comportements erronés. L'heure est venue de remettre en cause les dogmes économiques et politiques en vigueur ; l'heure est à la *résilience*.

N'hésitons pas à remettre en cause, en particulier, le dogme du capitalisme, désormais plus financier qu'entrepreneurial, qui partout domine le monde avec l'émergence du concept de « globalisation ». Aucun élu, aucun homme politique n'a jamais décidé démocratiquement la mondialisation. Nul n'en contrôle les effets. Tandis que les pays du Sud, au fur et à mesure que la mondialisation détruit leurs traditions et leurs structures familiales et communautaires, sont de plus en plus pauvres et de plus en plus éprouvés, les pays du Nord accumulent des richesses de plus en plus inégalement réparties. Celles-ci se concentrent entre les mains de quelques-uns, puisque, dit-on, 225 familles détiennent plus de richesses que les 2,5 milliards de Terriens les plus pauvres ! Et tandis qu'une infime minorité de privilégiés, notamment dans le monde des affaires, du sport ou du showbiz, courtisés et promus par les médias, accumule les richesses, toujours plus nombreux sont ceux qui basculent sous le seuil de pauvreté, y compris dans les pays riches,

Non au scénario catastrophe !

aux États-Unis et en Europe, mais aussi en Chine, victime d'un néo-capitalisme particulièrement peu respectueux des droits des personnes.

Si tous les Terriens vivaient comme un Américain, il faudrait cinq planètes semblables à la nôtre pour fournir les ressources nécessaires à leurs besoins. Il en faudrait trois si tous vivaient comme un Européen de l'Ouest. Et tandis que la Chine et l'Inde s'invitent au banquet en poussant plus loin encore le modèle américain de développement et de croissance, l'Afrique s'effondre et les disparités s'aggravent. Où va la Terre, prise dans ce tourbillon générateur à la fois de fortunes honteuses et de misères abyssales ? Saurons-nous réorienter un mode de développement lourdement matérialiste, si peu préoccupé d'équité et de progrès humain ?